

Olivier Werbrouck

500 poèmes

EDILIVRE

Arrogance,

*J'ai déclaré la guerre, la guerre à vous humains !
Préparez-vous à combattre, à défendre
Votre vie, je vais détruire de mes propres mains
Cet orgueil insolent, que je vais pourfendre.
Vous osez défier les dieux, l'univers
Votre arrogance sera votre perte, priez
Pour la survie de votre espèce, rien sur Terre
Ne résistera au courroux que j'ai créé.
Vous pouvez implorer, supplier mon pardon
Aucun de vous ne survivra, vous allez mourir
Je le jure ! Vous périrez, oubliant vos noms
La mort sera votre cercueil, tout doit finir !*

Ma destinée,

*Nul ne pourra dicter ma vie, j'ai décidé
De mener et de diriger ma destinée
Si l'avenir me réserve des jours de bonheur
Je ferai aussi face aux moments de malheur.
Je livre bataille contre mes doutes, mes démons
Aucun de vous ne pourra me faire de sermons
J'ai l'âge de raison, de comprendre mes erreurs
Si je porte préjudice, je répare sans aigreur.
Alors, donnez-moi, cette fois, la chance, le plaisir
De montrer et prouver que je peux réussir
J'ai besoin comme chacun, d'aimer et d'être aimé
Dire à une femme, que je l'aime pour l'éternité !*

Pauvreté,

*Mes bons seigneurs, prêtez secours aux indigents
Ils n'ont pour fortune que l'aumône que vous donnez
Ils vous tendent la main dans l'espoir d'un peu d'argent
Quelques pièces de monnaie, ils sont soulagés.
Pauvres, ils sont nés et pauvres, un jour ils vont mourir
Toute leur vie est tournée vers un stérile destin
De grâce, ne laissez point les humbles sans avenir
Ils ont comme pour vous, le droit de vivre en humain.
La pauvreté est le fléau des malheureux
Elle les accompagne de la naissance, à la mort
Sur le chemin de croix, nul ne peut être heureux
Les âmes des démunis ont dans le cœur de l'or.*

Les soldats de la gloire,

*Ils ont trouvé la mort, ils ont trouvé la gloire
Les soldats des tranchées sont tombés en héros
Ces hommes étaient heureux, mais un jour sans un mot
La guerre est déclarée, ils ne pouvaient y croire.
Ils sont partis dans leur uniforme rutilant
Laisant femmes et enfants, leurs parents et amis
Des pleurs et des larmes pour un au revoir, des vies
Se séparent, une déchirure qui s'ouvre dans leur sang.
Ils se terraient dans des trous, la boue jusqu'au cou
Des gueux en guenilles, des hommes ou des animaux
Ils n'ont plus l'air humain, la guerre a mis K.O.
Ces êtres, montant à l'abattoir, ils meurent debout.*

Hommage,

*Hommage aux penseurs, philosophes et érudits
Connaissance sacrée et savoir universel
Les hommes de bonne volonté et ceux à l'esprit
Subtil, donnent à la culture l'élan éternel.
Le peuple ignare et crédule subit les mensonges
Des castes régnautes, le pouvoir des mots est une arme
A double tranchant, la pauvreté, la misère rongent
Le monde, les humbles ne peuvent essuyer leurs larmes.
Hommage aux penseurs, philosophes et érudits
Vous êtes, messieurs, l'intelligence et la raison
Par vos idées et pensées, belle sera la vie
Grâce à vous, l'être humain n'est plus fils du démon.*

L'impur,

*Le corps décharné, aux traits fatigués
D'une douleur que l'on veut croire orpheline
L'impur déchu de ses droits décline
A jamais l'épitaphe distinguée.
Epilogue d'une aventure bravée
L'homme défie devant tous les parjures
L'être démentiel mais bon augure
Qui féconde la curée dépravée.
L'impur crachote frénétiquement
L'avidité aveugle des vivants
Et se plaint amèrement des mourants
En pleurant au dernier jugement.*

Eternité,

*Etranges époques, étranges siècles
Etranges voyageurs sans bagages, perdus
A tout jamais dans les sinistres obstacles
Que la vie, dresse devant tous ces inconnus.
Ces pauvres mortels au physique torturé
Par le poids du temps, plient sous le lourd fardeau
De l'éternité, et leurs mains liées, tirées
Comme des prisonniers tués aux poteaux
Sont tendues au ciel vers l'immonde enfer
De glace et de feu que seul l'invisible
Foudroyé en plein cœur perçoit dans l'àpre fer
De lance de l'amour à peine friable.*

Honte d'être humain,

*Je crie ma honte, mon cruel désespoir d'être humain
D'être un assassin assoiffé de sang, ce sang
Que j'ai sur les mains, des mains de tueur, des mains
Qui ont la mort, des mains sales de Léviathan.
Je suis un monstre de chair et d'os, un criminel
En liberté, un esprit destructeur, un fou
A l'âme damnée, de ces massacreurs démentiels
Qui tuent la vie avec plaisir et avec goût.
L'animal peureux et craintif devient la proie
De ce mal pervers que j'ai en moi, cette folie
Innée que la nature est prise d'un tel effroi
Que je suis écœuré de mes viles, basses envies.*

Monsieur,

*Je ne suis que l'humble mortel qui ose vous parler
Vous qui êtes le tout-puissant et mon créateur
J'implore votre pardon pour mes fautes et péchés
Ecoutez ma plainte, celle d'un pauvre pécheur.
Je n'ai ni volé, ni commis un crime affreux
J'ai seulement douté, douté de votre amour
En succombant aux désirs, me croyant heureux
Loin de vous, j'ai souffert de remords tant de jours.
J'ai de nouveau foi, redécouvrant la grandeur
De votre nom, le souffle de la vie est entré en moi
Jamais plus, vous ne serez trahi, par bonheur
Je suis sauvé de l'enfer, en trouvant ma voie.*

Les âmes mortes,

*Souvenirs, souvenirs, les âmes mortes du passé
Comme des tableaux accrochés aux murs du temps
Renaissent des cendres, des soleils de glace émergeant
Du néant, dans l'ombre de l'oubli, demeurent figés.
Les âmes mortes, comme des papillons volent dans le vent
Elles voyagent dans le présent et dès le levant
Le gouffre infernal de l'éternelle nuit, en plongeant
Dans le néant, ouvre la porte aux vivants.
Les âmes mortes des mots, dans l'océan des rêves infernaux
Disparaissent, quand le spectre de la vie hante l'esprit
Du monde, les souvenirs se bousculent, le mépris
Et la haine ne peuvent troubler les âmes mortes des mots.*

1789 -1989,

*Mille sept cent quatre-vingt neuf, et deux cent ans d'histoire
Le peuple français se révolte contre la tyrannie
Mille ans de servage, de servitude, ils veulent croire
Paysans et bourgeois, tous à une meilleure vie.
Les droits de l'homme naissent, la royauté abolie
Tous les êtres sont libres, égaux, un nouveau pouvoir
Remplace la monarchie, les tyrans sont tués
Décapités sur l'échafaud, de la victoire.
Mille neuf cent quatre vingt-neuf, nous allons célébrer
Le bicentenaire de la révolution française
En grand apparat, le souvenir du passé
De notre destinée, suit son évolution.*

Mémoires d'outre-tombe,

*O mémoires d'outre-tombe, la vague souvenance avance
Et devance les marées, le flux et le reflux
Du temps, comme un fleuve immortel, coule dans la danse
Des rêves, exauce l'utopie d'une âme morfondue.
Chimères, de vains desseins au destin incertain
Ont des yeux perçants, luisants, comme les vipères
De leur bouche, en dormant, du soir jusqu'au matin
On peut voir, leurs colères grandir en monstres prospères.
Une douleur éclate, elle monte vers l'espace profond
Pénétrant les funèbres et criardes visions
Qui se dressent, outrecuidantes en de cruels affronts
Et la mort dans son lit brûle d'amour sans raison.*

Orphelins du temps présent,

Prenez ! Ô braves gens, le passé de vos pères
Vous êtes les orphelins du temps présent
Sortez de vos prisons, de jadis à naguère
Les heures de chimères étaient le tombeau du néant.
Je sais, la houle du monde fend l'écume humaine
Au sortir d'un destin, suspendue par le fil de l'oubli
Là, où elle ne peut trouver dans le visage blême
Du silence, les paroles sur la surface lisse de la vie.
Croyez que Dieu ne veut pas pardonner vos horreurs
Dans les flammes, roulent les solitudes abhorrées
Un avenir éclaté partagé avec désir, la douceur
D'un carnage et qui dans les coulisses de la mort va s'égarer.

Vous, le commensal,

Goûtez ! Ô grand seigneur de ce vin capiteux
Gouleyant au palais, vous en serez charmé
Et laissez de côté cette vinasse, pour un peu
De cet alcool liquoreux, que vous aimerez.
Faites bombance nonobstant ce modeste brouet
Vous en serez satisfait, jusqu'à réclamer
De ces simples reliefs, mais l'esprit aviné
Ne peut apprécier les douceurs du souper.
Vous le commensal, vous qui êtes un connétable
Vous partagez votre repas avec la richesse
Du cœur, moi le plus humble assis à la même table
Que vous, je suis heureux d'oublier ma détresse.

Besoin,

*Oui ! Me voici parmi vous, parmi les humains
Je suis seul devant vous et je vous tends mes mains
J'ai besoin de la vie, j'ai besoin de l'amour
J'ai besoin de manger et de boire tous les jours.
J'aime la nature et j'aime le bonheur, les enfants
Je marche dans le temps, je m'arrête pour un instant
Et j'écoute passer dans mon cœur, les sentiments
Qui me poussent à vivre, en marginal du néant.
Je suis l'âme du monde, je suis le soleil d'une nuit
Je chante du matin jusqu'au soir, même sous la pluie
Les rêves des gens, je donne de l'espoir et des soins
Je distribue à tout vent, je me nomme besoin.*

Homme,

*O homme du passé, du présent et du futur
Les rides du temps ne peuvent affecter ton destin
La main de Dieu s'est posée avec dédain
Sur ton âme, de son empreinte coule un sang impur.
Homme, le mystère de la vie fascine ton orgueil
Tu ouvres à l'univers, les connaissances sacrées
De tes pères, tu découvres dans le plus grand secret
Des énigmes perdues dans les limbes d'un esprit veule.
Homme, tu marqueras de ton passage les chemins
Sinueux de l'éternité, seul animal
Intelligent dans ce monde cruel, où le mal
Comme le bien côtoient les destinées de demain.*

L'oiseau de brume,

*L'oiseau de brume couvre de ses ailes les rues glacées
Elles s'étendent dans la nuit comme un voile éthéré
L'ombre furtive d'un homme rase les murs d'un pas pressé
Vêtue d'un noir manteau, elle cache quelque secret.
Bourgeois et simples gens cherchent à se mettre à l'abri
Un coche passe au galop à travers Paris
L'automédon cingle les chevaux de son fouet
Les pauvres bêtes sont affolées par cette blanche fumée.
Quand le brouillard tombe sur la ville toute endormie
A la lueur d'un réverbère, les ennemis
Du bien sortent de leur sommeil pour tuer, voler
Les égaré qui osent dehors s'aventurer.*

Pastiche,

*Petit, malin et rusé, il est démocrate
Chien de grande classe, à l'allure aristocrate
Don Juan de ses dames, il aime séduire les femmes
Pour un nouvel amour, il se donne corps et âme.
Toute noire, peureuse et gourmande, elle a l'air si triste
Mère de beaux enfants, elle se compare à Isis
En proie de nourriture, elle a grand appétit
Pour avoir à manger, elle donnerait sa vie.
Belle, féline et fière, en tant que vraie artiste
Sauvage et bondissante, elle se prend pour une miss
Préférée, elle se jette dans nos bras, allongée
De son long, elle attend qu'on l'étouffe de baisers.*

Vie de marin,

*Que de récits fabuleux dans ce désert d'eau
Que d'aventures passées sur ce grand océan
Que de joies dans ce navire glissant sur les flots
J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans.
J'ai bourlingué sur toutes les mers, sous des cieux
Cléments, souvent sur des éléments déchaînés
Par tous les vents, en navigant au milieu
Des requins, tout droit vers la Méditerranée
Hélas ! J'ai aussi vu des esclaves dans les cales
Des marchands sans scrupules allaient les vendre au Caire
Cette cargaison restait aux fers jusqu'à l'escale
De riches musulmans les achetaient lors d'enchères.*

L'âme des marins,

*Parfum de poésie, poésie de la mer
Le vent appelle au large, les bateaux des pêcheurs
L'âme des marins vogue sur les flots loin de la terre
Le chant des mouettes aide les hommes dans leur labeur.
Ils sont nés de l'océan, la vie commence là
De père en fils, ils vont quérir au fil de l'eau
Les secrets si bien cachés, enfouis tout là-bas
Au cœur même de leur mère et trouver les plus beaux.
Ils n'ont pas peur de mourir et de tous périr
Au sein des éléments déchaînés, quand la mer
A ses humeurs, ils livrent bataille pour s'en sortir
L'écume vient lécher la proue d'esquifs solitaires.*

Le cheval d'écume,

*Le cheval d'écume aux sabots d'or
Dans l'eau claire et limpide de la mer
Comme un oiseau entre des arbres morts
Vole libre, dans les souffles amers
Des bateaux à vapeur, des marins
Au visage buriné par le vent
Affrontent et meurent tous les matins
Comme des êtres déchus par le temps
Qui combattent seuls contre des devins
Tuant des hommes de mer de vingt ans.*

Moi, l'homme,

*Je suis un homme, conscient de mon état d'humain
Je pense, donc je suis, sauvage ou civilisé
J'ai par nature une culture, un esprit, une pensée
Construisant mon histoire par ma tête et mes mains.
A l'image de Dieu, j'incarne la raison
Animal intelligent, j'évolue ; ma vie
Est dominée par la recherche de l'infini
Je veux devenir un surhomme, ange ou démon ?
Je suis un homme, un roseau pensif et craintif
Faible et fort à la fois, aux doutes et aux espoirs
Je crois en un être suprême, j'ai besoin d'avoir
Foi en l'homme, de n'être point un naïf.*

Venise,

*Venise, sur tes lagunes, un soleil rouge se noie
Son voile écarlate se confond avec les flots
Venise, la lune caresse les palais de ses doigts
Et les gondoles glissent avec lenteur sur les eaux.
Venise, ton nom résonne dans le cœur des amants
Les barcarolles font tourner la tête des passants
Venise, tu es une île qui vit pour un instant
Le rêve innocent et merveilleux d'un enfant.
Venise, tu es le jardin secret de l'amour
Où les âmes et les corps s'aiment à jamais unis
Venise, ta beauté me rendra aveugle pour toujours
Je veux te voir et mourir, tu es toute ma vie !*

La guerre assassine,

*Un ciel bas, des rues noires, des maisons délabrées
Le spectre de la guerre hante dans la ville habitée
Quand la terre est changée en un ruisseau de sang
Le chaos et le mal sont les plaies du néant.
Dans l'enfer des combats, un soldat est tombé
Le fusil à la main, l'ennemi l'a tué
Il gît dans la boue, la face vers le ciel, la mort
Fauche les hommes qui meurent avec du fer dans le corps.
Dans les tranchées, au fond des trous, les armées
Sont prêtes, prêtes à périr pour la patrie, aimée
Et adorée, elle prendra la vie des enfants
Qu'elle a fait naître, pour satisfaire ses vils penchants.*

Fête au château,

*Chantez, ô belle enfant, les complaintes des troubadours
Des bateleurs aux jongleurs, la fête de l'amour
Bat son plein, les poètes charment de leurs vers
Le cœur palpitant des jeunes filles et celui de leurs mères.
Le chanfre sur son luth, le trouvère à la douce voix
Tous, sont en extase par les sons qui les mettent en émoi
Le seigneur et sa cour, près de l'âtre fumant
Dansent et rient, mangent et boivent en bons enfants.
La soirée est animée, les villageois, comme les soldats
Participent au festin, seuls les mendiants ne s'amuse pas
Mais ils auront les reliefs, et tard, très tard dans la nuit
Les réjouissances se terminent et les ménestrels quittent le logis.*

L'usine,

*Cheminées crevant l'épaisse voûte des nuages gris
Les murs de brique ont sur la peau, la couleur noire
De la misère, des mains fébriles tracent graffitis
Et slogans syndicaux, telles des voleuses chaque soir.
L'usine avale la multitude des travailleurs
Dans son ventre, le bruit des machines tonne dans la nuit
La cadence infernale sue et respire l'odeur
Des heures de fatigue et les plaintes meurent sous la pluie.
Elle ouvre sa gueule béante au jour qui s'est levé
Evacuant son urine d'hommes sur les pavés
Ils retournent la tête basse, les épaules enfoncées
Dans leur détresse s'égaillant dans leur triste cité.*

En joue, feu !,

*En joue, feu ! L'éclair de mort, une salve de fer
Douze balles dans le corps et me voici en enfer
Le sang qui coule en un torrent, je vois la vie
Quitter mes entrailles, je vois le noir de la nuit.
En joue, feu ! Je suis tombé, désarticulé
Comme un pantin de bois, je suis mort, tué
Foulant la terre, qui porte en son sein, la fureur
De mes bourreaux, je suis la victime du malheur.
En joue, feu ! Un homme n'est plus, un homme a vécu
Un homme de vingt ans foudroyé en inconnu
Un homme a été fusillé, un soir d'hiver
Une tombe qui se dresse dans un paysage amer.*

Nuit de cauchemar,

*J'ai l'esprit torturé, détruit par le chaos
Par le choc effroyable des rêves contre mes pensées
L'onde infernale de la folie monte aux sommets
De mon âme et s'écrase au fond d'un gouffre sans mot.
J'explose et j'implose comme un cri, je suis un cri
Qui crie et qui hurle, l'écume des jours ravageant
Mes obscurs et noirs espoirs plane dans l'océan
Perdu du temps, ce temps qui fuit dans l'infini.
La nuit, les cauchemars partagent dans mon sommeil
Mes angoisses, je repousse au loin de la mémoire
Tout ce qui est réel, pour garder dans la foire
De mes douleurs, les souvenirs quand je m'éveille.*

Nous deux,

*Souvenir poétique, un regard a suffit
Je t'ai vu tel un songe, tout mon corps a tremblé
Troublé par ta beauté, comme toi, j'ai eu envie
De dire je t'aime, mais mes lèvres sont restées fermées.
J'étais figé, je ne pouvais même plus bouger
Paralysé, une statue vivante, attendant
Un geste, un mot, pour me jeter à tes pieds
Te déclarer mon amour et d'être ton amant.
O mon aimée, toi aussi, tu étais émue
Nous nous sommes enlacés, étreints et embrassés
Pour moi, pour mon cœur, tu es la plus belle inconnue
Nous deux, réunis pour toujours et à jamais.*

La belle affaire,

*J'ai tout le corps qui crie vengeance, l'heure de la mort
De la mise à mort arrive à grands pas, ma vie
Est suspendue au fil de l'oubli, ô triste sort
Que de mourir sans passé, de n'être point compris.
Vingt ans déjà, vingt ans de lointains souvenirs
Perdus à jamais dans le silence de mon cœur
Je t'ai aimé, fou d'un amour qui a fait souffrir
Un bonheur que je croyais pour toujours sans pleurs.
Tu es partie, je suis resté seul, triste, aigri
La grande faucheuse va emporter mon âme ce soir
Mourir, je vais mourir, la belle affaire, ma vie
A été douce et amère mais qui peut le croire !*

La mort du chien,

*Dans la solitude d'un bois, un pauvre chien se meurt
Moribond, il s'est traîné, attendant la mort
Il sait que c'est la fin, sa fin, il n'a pas peur
Caché, personne n'assistera à son triste sort.
C'était un vagabond, un chien des rues, errant
Dans la ville, seul et abandonné sur cette terre
D'injustice, luttant pour survivre, par tous les temps
Il était la victime de ce sinistre enfer.
Un petit chien n'est plus, il est parti nulle part
Il a quitté ce monde, sans dire un au revoir
Je crois qu'il est heureux, car pour moi, c'est trop tard
J'aurais voulu l'aimer, mais il est mort ce soir !*

La horde,

*La horde sauvage, des barbares dévastant la terre
Qui mettent à feu et à sang en d'affreux carnages
Des peuples ; des hommes et des femmes meurent dans leur village
Un charnier humain causé par ces bêtes de guerre.
La mort au bout des glaives, la haine au fond du cœur
L'immonde monstre, cette vermine puante, plaie des enfers
Exhale l'horreur dans des odeurs putrides dans l'air
Les cadavres pourrissent au soleil de la terreur.
La campagne décimée, la meute, sanglante s'en va
Conquérir dans d'autres contrées, l'âme des morts vivants
La grande faucheuse récolte ses fruits, depuis mille ans
L'esprit du monde torturé, perdra ou vaincra ?*

Noblesse,

*Grandeur d'âme et de la pensée, noblesse du cœur
Le souffle vital s'élève dans les sphères d'influence
L'esprit éduqué des bonnes familles, au bonheur
Feutré et confiné, naît, meurt dans l'abondance.
L'homme digne, droit et honnête se veut dans sa morale
Puritaine, avoir de bons principes et désire
A la fois, faire le bien et éviter le mal
Partager son amour et freiner ses plaisirs.
L'être amoral n'éprouve point dans sa vile bassesse
L'élan du cœur, qui pousse les idées les plus belles
A se réaliser, car il a la faiblesse
D'être prostré à tout jamais dans sa citadelle.*

La chasse,

*Aux premières lueurs du jour, quand le soleil
Darde ses rayons sur la forêt, la vie s'éveille
Un dix-cors mène la harde à la mare s'abreuver
Les animaux sentent la venue d'un grand danger.
L'hallali retentit dans les sous-bois, la peur
Affole les ruminants, ils fuient et les chasseurs
Traquent avec leurs chiens les pauvres bêtes, un cor
Sonne, un grand cerf court dans un ultime effort.
La meute sanglante cherche sa proie, la noble bête d'effroi
Se réfugie dans un marais, à cet endroit
Le grand veneur sort sa dague, enfonce sa lame
Dans le cœur, la curée commence, et tout reste calme.*

Vérité,

*Créatures infernales, démons et monstres hideux
Les flammes de l'enfer lèchent la surface de la Terre
La grande faucheuse ramasse les cadavres de pauvres gueux
Exhalant son odeur, des miasmes putrides dans l'air.
Les dépouilles mortelles aux membres désarticulés
Dans de grotesques postures pourrissent, décomposées
La vermine ronge comme le cancer l'âme morte des damnés
L'éternelle souffrance des hommes a le cœur blessé.
La vie est une torture morale et physique, oui !
Il faut lutter de la naissance à la mort, mort
Du corps et de l'esprit, nous sombrons dans l'oubli
Le miroir se brise quand le mal demeure encore.*

Folie guerrière,

*J'ai hurlé ma douleur, j'ai imploré la mort
Et je crie maintenant, aux portes de l'agonie
Les horreurs de la guerre qui ont mis dans mon corps
La semence maudite engendrée par l'ennemi.
J'ai pris les armes, la patrie était en danger
Il fallait la sauver et pour la liberté
Des hommes allaient mourir, tués et foudroyés
Par les balles, des balles qui fauchaient l'âme des damnés.
Et moi aussi, je suis tombé au champ d'honneur
Donnant ma vie et mes vingt ans pour abreuver
De mon sang, la terre meurtrie qui porte jusqu'au cœur
De la folie, les plaies des soldats apeurés.*